

TARBAGAYRÉ Eloïse
DIALLO Assiatou
DIALLO Fatoumata Diarraye

LA COLÈRE DES FEMMES

SOMMAIRE :

| | |
|---|------|
| Introduction..... | p.2 |
| I) <u>Définition et conceptualisation de la colère</u> | |
| B) <i>Une approche pluridisciplinaire de la colère.....</i> | p.3 |
| B) <i>La colère dans la sociologie des émotions.....</i> | p.5 |
| II) <u>La colère des femmes soumise à l'intolérance du système patriarcal</u> | |
| A) <i>Aux origines ; la socialisation genrée.....</i> | p.6 |
| B) <i>L'auto-contrainte et l'intériorisation de cette colère.....</i> | p.8 |
| C) <i>Une décrédibilisation de cette colère exprimée.....</i> | p.9 |
| III) <u>La perception sociale de la colère des femmes ; par delà l'intolérance, le déni</u> | |
| A) <i>L'interdiction faite aux femmes de reconnaître leur propre colère.....</i> | p.11 |
| B) <i>Des mouvements d'émancipation et de légitimation en place ; l'apport du féminisme militant.....</i> | p.13 |
| Conclusion..... | p.14 |
| Bibliographie..... | p.15 |
| Annexes..... | p.16 |

Introduction

Le sujet de la colère des femmes appelle à réfléchir sur un thème de plus en plus abordé par la société depuis quelques années. On peut notamment retrouver ces questionnements dans le cadre militant et universitaire, avec les *gender studies*, même si l'intérêt porté à ce thème reste très récent.

Le rapport entre l'émotion qu'est la colère et le groupe social dominé des femmes soulève de nombreux questionnements, notamment sur les représentations que l'association de ces deux termes impliquent. Dans notre société patriarcale et hétéronormative, la différenciation selon le genre s'accompagne toujours de représentations et de normes influençant les comportements. Nous avons trouvé intéressant d'étudier les différentes représentations dans l'imaginaire collectif de la colère selon le genre (féminin ou masculin ici), ce qui a mené à la constatation de l'intolérance dont fait preuve le groupe dominant, accompagné de ses normes et de ses valeurs, envers la colère des femmes lorsqu'elle est ressentie ou même exprimée par ce groupe social. Nous nous demandons dans ce dossier comment se traduit l'intolérance patriarcale envers la colère des femmes au niveau individuel et collectif. La colère en tant qu'objet d'étude sociologique n'est pas encore un champ très développé, encore moins quand elle est liée aux problématiques de genre. Notre dossier propose en conséquence une approche assez large et synthétique de la question, allant de la définition et de la conceptualisation de la colère jusqu'à la description des moyens d'oppression utilisés par le groupe dominant pour réduire au silence cette colère féminine, ainsi qu'aux répercussions individuelles et collectives que cette répression entraîne. Pour cela, nous appuyons notre dossier sur des données empiriques ; nous avons interrogé trois femmes, une étudiante en art de 20ans, une étudiante en droit de 22ans ainsi qu'une jeune active vendeuse-responsable de 22ans. Ces femmes appartiennent toutes à une catégorie socio-professionnelle différente, à un domaine d'expertise différent, à un groupe racisé différent. Elles ont en revanche toutes à peu près le même âge, ce qui nous permet de rattacher leurs témoignages à une même génération de femmes en France. Nous leur avons demandé de parler de leur colère, de la façon dont elles l'expriment dans la sphère intime et publique, des réactions de leurs proches en fonction de leur genre... Ces données empiriques peuvent paraître limitées pour établir avec certitude ce que nous avançons, mais elles illustrent à bien des égards ce que nous tentons de démontrer.

Nous aurions pu aborder plusieurs autres points relatifs à notre problématique que nos recherches ont progressivement fait apparaître comme pertinents, mais notre but était de rendre compte -avec le corpus scientifique existant et des données empiriques réduites- d'un certain aspect

de la question de la colère des femmes ; en l'occurrence comment se manifeste l'intolérance patriarcale envers cette colère féminine.

Ce sujet d'actualité nous a semblé original et intéressant au vu de la place grandissante qu'il prend dans les débats publics, féministes et universitaires. Il était dur de ne se focaliser que sur un seul aspect concernant cette problématique vaste, c'est pour quoi nous verrons dans une première partie la définition et la conceptualisation de la colère selon plusieurs champs disciplinaires afin d'en donner une vision globale, puis nous étudierons en quoi la colère des femmes est soumise à l'intolérance du groupe dominant hétéro-patriarcal, enfin, nous observerons deux versants de la perception de la colère des femmes ; d'abord le déni qui l'entoure puis le mouvement de ré-appropriation de cette colère qui anime les féministes d'aujourd'hui.

I) Définition et conceptualisation de la colère

Définir et conceptualiser la colère selon son étymologie, selon l'époque où on utilise ce mot et replacer cette notion dans les différentes cultures et disciplines permet de comprendre que les émotions ne sont pas universelles et apportent chacune des représentations spécifiques selon le contexte et même selon le genre de la personne qui les exprime. L'émotion de la colère n'échappe pas à cette règle.

A) Une approche pluridisciplinaire de la colère

Traitant la colère dans ce sujet, nous avons pensé faire une revue sur les différentes définitions ou manières de traiter la colère selon la discipline. Etymologiquement, le mot « colère » selon le *Littré* vient du latin « cholera ». Le terme entre tardivement dans le dictionnaire français et signifiait « ire ». Le Larousse quant à lui définit la colère comme « un état affectif violent et passager, résultant du sentiment d'une agression, d'un désagrément, traduisant un vif mécontentement et accompagné de réactions brutales » (site Larousse.fr). Selon le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), le mot colère désigne « une vive émotion de l'âme se traduisant par une violente réaction physique et psychique ». La considération de la colère va au-delà de ces deux définitions, elle touche même le champ religieux. Elle est en effet perçue dans la tradition chrétienne comme faisant partie des sept pêchés capitaux. Elle est considérée comme un pêché car elle seule peut être factrice de tristesse. Cette dernière, selon Evagre le Pontique (345-399 –le premier à définir la colère comme un pêché capital), provient des pensées de la colère ; en effet, la colère est un désir de vengeance et la vengeance non satisfaite produit la tristesse, dit-il.

La colère est une notion qui traverse toutes les époques. Elle a, depuis l'Antiquité, fait l'objet de plusieurs recherches en philosophie. Pour Aristote (384-322) par exemple, la colère fait partie des sept causes sur lesquelles toutes nos actions se rattachent. Elle est une passion selon lui, au même titre que la crainte. Il met plus l'accent sur l'état psychologique en rapport avec la colère. D'ailleurs Aristote définit à peu près la colère comme suit ; « Admettons que la colère soit le désir douloureux de se venger publiquement d'un mépris publiquement manifesté à notre endroit, ou à l'égard des nôtres, ce mépris n'étant pas justifié »¹. Le philosophe du XVII^{ème} siècle Spinoza (1632-1677), s'est également intéressé à la colère. Il fait une différenciation (distinction) entre colère et haine, qu'il définit approximativement comme l'effort de causer du mal à l'objet de notre haine. Autrement dit, nous nous mettons en colère pour nous venger d'un individu ou d'une chose qui nous aurait causé du tort. La colère serait alors une conséquence de la haine. Dans son article « Du bon usage de la colère » (2013), Jacques Sédat considère qu'au « sens psychanalytique, la colère relève d'une impulsion ». Il s'agit selon lui d'une démarche émotionnelle imméritée. En anthropologie, les chercheurs considèrent qu'il y'a une différence dans les expressions émotionnelles selon les cultures. La peur ou la colère par exemple s'observent fréquemment dans tous les groupes sociaux. Les émotions telles que la colère sont déterminées par la société. Un article trouvé sur *L'express.fr* montre que chez les Inuits (peuple autochtone arctique), la colère s'exprime sans ambiguïté en public, sur un mode bien ritualisé. Si par exemple deux individus sont en conflit, au lieu d'échanger des coups de poing, ils s'injurient jusqu'à ce que les rires des spectateurs les départagent.

La colère est donc cette émotion qui existe dans tous les groupes sociaux, en rapport avec une interaction humaine désagréable s'apparentant à du conflit. Mais suivant les cultures, elle est ressentie, vécue et exprimée différemment. Les valeurs, les croyances et même les pratiques culturelles prédisposent les enfants et les parents à la manière dont la colère doit être extériorisée. Amy G. Halberstadt et al² montrent que l'expression émotionnelle chez les enfants varie en fonction de la culture. Ils ont fait une comparaison entre des enfants japonais de sexe féminin et des enfants allemands de même sexe. En prenant exemple d'un jouet brisé, ils montrent que les petites filles japonaises expriment plus de détresse et de rage que celles allemandes. Cela peut être sans doute expliquer par une socialisation différente.

¹ FILLON-LAHILLE, Janine, *La colère chez Aristote*, Revue des Etudes Anciennes, 1970.

² HALBERSTADT Amy G., FANTASY D., LOZADA T., B. Sc : *Culture et émotions au cours des cinq à six à six premières années de vie*, 2011.

La socialisation n'est pas seulement différente d'une culture à une autre ; dans un même groupe social on peut retrouver une socialisation différente en fonction du sexe : on parle de socialisation genrée. La colère dans ce cas est exprimée différemment selon que la personne soit un homme ou une femme. Les normes familiales et sociétales attendent de la femme qu'elle soit douce, calme, introvertie et de l'homme qu'il soit vigoureux, fort, colérique, haineux, etc. Une femme qui exprimerait sa colère serait vu comme hystérique, « folle ». Tous les comportements sont sexués.

Il faut rappeler que la colère est historiquement associée aux représentations du masculin ; ainsi, la théorie des humeurs à l'Antiquité puis au Moyen-Age attribue la colère au corps chaud et sec de l'homme, et refuse donc cette émotion aux femmes qui auraient un corps froid et humide, destiné à éprouver plus facilement de la peur ou de la tristesse. Le paradigme de la colère des femmes réside tantôt dans l'idée qu'elles ne peuvent pas en éprouver, tantôt dans l'idée que si elles expriment une colère celle-ci est illégitime, on la qualifie comme nous l'avons dit de « folie » ou « d'hystérie », terme d'ailleurs inventé par Hippocrate à l'Antiquité dans son traité *Des maladies des femmes*, en référence au mot grec *hustéra* désignant la matrice, l'utérus. Il est repris en psychanalyse par Freud, et sert dans le langage courant à désigner une femme dont la colère serait disproportionnée, liée à l'influence biologique de la reproduction, attribuée spécifiquement aux femmes. Ce mot donne le ton sur la place de la colère des femmes dans la société patriarcale ; une maladie qu'il faut soigner en l'éradiquant.

B) La colère dans la sociologie des émotions

L'étude des émotions a traversé plusieurs époques, dans plusieurs domaines : philosophique, psychologique, anthropologique, etc. Elles (les émotions) ont également trouvées tout leur sens et leur légitimité dans la sociologie, de sorte qu'il y ait une branche de la sociologie des émotions. La sociologie des émotions est aujourd'hui un domaine de plus en plus investi, multipliant ainsi les recherches à partir des années 1970. La quasi-totalité des sociologues du XIXe siècle ont abordé à un moment donné le sujet de l'émotion dans leurs travaux. Emile Durkheim, en parlant de « solidarité » parle aussi d'émotion. L'émotion n'est pas en effet qu'un sentiment de colère ou de peur. Weber traite aussi des émotions à travers les notions de « communauté émotionnelle » et de « pouvoir charismatique ». Mais l'ouvrage fondateur de la sociologie des émotions est celui de Arlie Russel Hochschild, *Le prix des sentiments au cœur du travail émotionnel*, paru en 1983 et traduit en français en 2017. A travers le concept de « travail émotionnel » l'autrice décrit la manière dont les individus gèrent leurs émotions dans la vie de tous les jours et au travail, afin de les mettre en adéquation avec les attentes sociales ; parce que c'est la société qui nous conditionne, conditionne

nos sentiments et donc nos émotions. Hochschild met aussi l'accent sur la socialisation genrée qui engendre la différence de pouvoir entre les hommes et les femmes. Selon elle, les femmes ont un rôle émotionnel qui leur est imposé dans les sphères privées et professionnelles. Pour Eva Illouz, sociologue, il y a des sociétés où la colère est autorisée pour les hommes et non pour les femmes. La colère féminine fait peur, ou est considérée par essence comme non féminine. Les représentations sociales autour de la colère font d'elle, traditionnellement, une émotion liée à de la puissance virile puisque naissant de l'expression d'un désaccord avec une chose extérieure imposée ; un tel pouvoir de rébellion et d'expression est attribué aux hommes dans une société patriarcale. Empêcher les femmes d'exprimer leur colère les maintient dans une position de soumission et leur dénier la capacité à être en colère comme peuvent l'être les hommes assoie cette domination.

Il faut cependant comprendre que l'étude de la colère n'est pas assez développée dans la sociologie des émotions. La plupart des ouvrages ou articles qui traitent des émotions ne choisissent pas comme thème la colère, elle est le plus souvent donnée en exemple, sans plus. S'intéresser à la colère en sociologie selon le genre est donc récent. Ce thème est certes d'actualité mais il n'y a presque pas d'études empiriques là-dessus. On retrouve tout de même dans des magazines et dans des débats télévisés des questionnements autour de la colère des femmes et tous les stéréotypes tissés autour de cette colère.

II) La colère des femmes soumise à l'intolérance du système patriarcal

L'émotion de la colère est donc une émotion rattachée à des problématiques sociales de genre. Dans la société patriarcale qui arroe le droit aux hommes d'être en colère et de l'exprimer, tout un processus de silenciation et de répression de la colère des femmes et de l'expression de celle-ci est mis en place.

A) Aux origines ; la socialisation genrée

La société transmet des valeurs d'être et d'agir à travers le processus de socialisation. Durkheim est précurseur dans l'étude de ce processus. La socialisation influence notre manière de penser mais a également une influence réelle sur nos comportements. Mauss explique que l'expression des sentiments n'est pas isolée du social et en l'occurrence déterminée par la socialisation. Cette intériorisation de valeurs et de normes se retrouve aussi dans la construction sociale en fonction du genre, ainsi, la socialisation genrée induit l'apprentissage de stéréotypes tout en conditionnant les hommes et les femmes à agir différemment ou réagir différemment face à des

situations données. La socialisation genrée concerne donc la manière dont les émotions sont ressenties et exprimées selon notre place de femme ou d'homme dans la société. Nous avons vu que dans la société actuelle, la colère est considérée comme une émotion masculine et le processus de socialisation genrée encourage cette considération collective ; on qualifie différemment des états émotionnels similaires selon le genre assigné de l'enfant. Martine Court³ explique qu'on enseigne des manières d'agir et de penser définies comme masculines ou féminines, que les individus intériorisent et qui les conduisent à agir d'une manière spécifique dans des contextes déterminés, en reproduisant et en enseignant ces schémas aux générations d'après. Elle donne un exemple ; l'étude du « pyjama jaune ». La vidéo d'un enfant qui pleure habillé en jaune après avoir vu un jouet qui sort de sa boîte est visionnée par différents adultes. Les personnes à qui l'on dit que l'enfant est une fille associent la manifestation émotionnelle de l'enfant à de la peur. Ceux à qui l'on précise que l'enfant est un garçon associent la réaction à un énervement, donc à de la colère. De même, Christiane Olivier⁴ mène une étude montrant que les parents ont tendance à s'inquiéter de l'agitation corporelle des petites filles quand ils ne s'inquiètent pas de celle des petits garçons. Ainsi, une de nos enquêtées rapporte que « comme je faisais pas souvent de colère quand j'étais petite on me consolait parce qu'on se disait que c'était parce que j'étais stressée, et que comme ça arrivait pas souvent c'est qu'il y avait quelque chose qui me tracassait. », cette réaction traduisant l'inquiétude des parents, considérant non pas cette manifestation émotionnelle comme de la colère (pouvant être associée à un caprice ou de la turbulence par exemple) mais plutôt comme du stress et donc de la peur intérieure. L'agitation corporelle peut être interprétée comme la manifestation de la colère, or on constate par cet exemple que dans le cadre familial et social, les petites filles sont encouragées à ne pas exprimer leur colère, puisque ces manifestations sont considérées comme anormales et réprimées en conséquence. L'imaginaire construit autour du sentiment de la colère a pour conséquence une socialisation genrée déséquilibrée ; on reconnaît et qualifie des états émotionnels comme étant de la colère chez les garçons plus facilement, jusqu'à encourager ces comportements (parmi les stéréotypes de genre on retrouve le thème du garçon « bagarreur », colérique), tandis que les filles sont éduquées à être calmes et à réprimer leur colère, jusqu'à dénier leur droit de considérer leurs émotions comme de la colère. Par exemple, nos trois enquêtées affirment ne pas avoir été des enfants colériques, une des enquêtées déqualifiant même sa colère d'enfant en la comparant à de la vexation : « J'étais parfois en colère mais la plupart du temps

³ COURT, Martine, *Sociologie des enfants*, La découverte, 2017, Paris.

⁴ OLIVIER, Christiane, *Les Parents face à la violence de l'enfant*, Fayard, 2000, Paris.

j'étais vexée parce que j'étais quand même une enfant assez sensible, voilà. C'est pourquoi la plupart du temps j'étais vexée, donc plus vexée qu'en colère durant mon enfance. ». Pourtant, deux des enquêtées citées rapportent qu'elles percevaient leurs frères ou cousins comme colériques durant leur enfance ; « Ils étaient plus en colère que moi, surtout mon petit frère, celui qui vient après moi. C'était un enfant qui se mettait facilement en colère pour un petit truc, il pouvait se mettre en colère et explosait sa colère, et lui il ne gardait pas sa colère ; il explosait cela au vue de tout le monde. Il y a aussi mon grand frère, l'ainé, l'ainé de la famille. Lui aussi il se mettait facilement en colère et quand il était en colère, il n'épargnait personne. », et pour l'autre enquêtée ; « J'ai deux cousins. Euh, surtout Romain, il a...il était très violent et il était dans ses paroles et dans ses gestes, et il se mettait beaucoup en colère et c'était considéré comme l'enfant difficile. Arnaud, euh.. non, moins en colère, c'est plus une, euh.. colère froide ; il va rien dire ça va pas se voir, y'a que les gens qui le connaissent un peu qui le..qui voient que y'a quelque chose qui va pas quoi. ». Nous pouvons interpréter ces perceptions différenciées comme le résultat d'une socialisation genrée.

B) L'auto-contrainte et l'intériorisation de cette colère

Cette socialisation genrée enseignant aux femmes le devoir de ne pas exprimer leur colère donne lieu à un système d'auto-contrainte à l'échelle individuelle. Les femmes intériorisent les injonctions patriarcales et se forcent à ne pas exprimer leur colère. Ainsi, dans son livre *Rage becomes her*⁵, la journaliste étasunienne Soraya Chemaly raconte ce processus. Elle explique que dès l'enfance, les filles apprennent à contrôler et étouffer leur colère. Elle explique que cette auto-contrainte a des conséquences psychologiques sur l'estime de soi et des conséquences politiques sur la prise de parole des femmes dans la sphère publique. Cette intériorisation a donc des répercussions mesurables et factuelles. Dans le chapitre « Mad Girls », elle part d'un exemple concret ; la façon dont à l'école on a traité l'expression de la colère de sa fille, comparée à celle des garçons de sa classe. Elle parle en suivant de sa propre enfance. Elle raconte se souvenir des réactions d'intolérance à sa colère lorsqu'elle l'exprimait, enfant. Elle explique qu'on demande moins aux garçons qu'aux filles de contrôler leurs émotions et donc leur colère ; cela se traduit par les mots employés par les enquêtées plus haut pour décrire l'expression de la colère des garçons de leur famille ; « violent », « explosait », quand elles se mettent en « retrait ». L'une d'elles nous dit même que « Bah quand je suis en colère je préfère ne pas parler parce que je sais que je pourrais dire ou

⁵ CHEMALY, Soraya, *Rage becomes her The power of women's anger*, 2018, Atria Books, New York.

faire des choses que je regrette. Je préfère donc gérer mes émotions et quand je suis plus calme, parler... ». Soraya Chemaly rapporte une étude de 2014 montrant que les Etats-Unis sont le pays où la différence d'auto-régulation émotionnelle entre les enfants filles et garçons est la plus grande. Les femmes grandissent en devant contrôler, minimiser leur ressenti, jusqu'à effacer toute trace expressive de leur colère. Une autre des enquêtées le dit explicitement ; « Mais voilà, comme je disais j'intériorise beaucoup ma colère », puis elle poursuit ; « Et pour mon entourage je dirais que c'est plus des choses qui me vexent que des choses qui me mettent en colère, genre une action peut me vexer mais même ça lorsque je suis vexée je ne parle pas, je reste dans mon coin, je me mets en retrait. Quand je suis vexée je ne parle pas trop et lorsqu'on me parle je ne réponds pas voilà c'est comme ça que je fonctionne. ».

L'intériorisation de cette colère va même plus loin ; l'autrice rapporte une étude faite par le chercheur en communication Kerri Johnson en 2011 sur la perception des émotions selon le genre. « Il est toléré -voire attendu- d'exprimer de la colère chez les hommes » dit-il. Or, alors que l'on demande à une des enquêtées combien de temps ses frères prenaient à se calmer une fois énervés, elle explique que « Sur le moment dès que tu faisais quelque chose qui le mettait en colère, il explosait sur le moment, après c'est fini, mais pour mon grand frère, c'est autre chose. Il explose sa colère sur la personne et sur toute autre personne qui n'est pas à l'origine de sa colère et il peut, voilà, répéter la même histoire durant une journée, deux journées, trois journées, il est encore là. ». L'entourage de ces garçons supporte donc leur colère -même injustifiée- durant autant de temps qu'il leur faut pour se calmer ; il s'agit d'une sur-tolérance à l'expression, même exagérée, de leur colère. « mais quand les femmes ont une émotion négative, on les encourage à montrer leur mécontentement par de la tristesse » rapporte Soraya Chemaly (s'en réfèrent toujours à l'étude de Kerri Johnson). Ainsi, l'intériorisation de la colère et l'auto-contrainte effectuée par les femmes se traduit aussi par une transformation de l'expression de leur colère. Un état émotionnel que l'on qualifierait de « colère » une fois exprimé leur est interdit, elles passent à la place par l'expression plus conventionnelle de la tristesse pour exprimer leur mécontentement, qui sans l'auto-contrainte s'exprimerait librement et serait assimilé légitimement à de la colère.

C) Une décrédibilisation de cette colère exprimée

Cependant, toutes les femmes ne répriment pas systématiquement leur colère et se permettent de manifester des états émotionnels explicitement attribuables à cette émotion. Aux femmes qui dérogent à la règle de la socialisation, de l'auto-contrainte et de l'intériorisation, un autre type de répression leur est réservé, *a posteriori*. La décrédibilisation de la colère des femmes

est un des outils d'oppression utilisé par le groupe dominant et son idéologie patriarcale pour réprimer l'expression de cette colère. Quand bien même les femmes se permettraient d'exprimer leur colère, une des réactions premières serait la décrédibilisation, qui passe par la moquerie, par la minimisation, par le mépris. Ces modes d'oppression se révèlent dans le vocabulaire ; comme dit plus haut, le mot « hystérie » pour qualifier des femmes en état d'agitation, ou plutôt de colère exprimée, fait parti d'un panel de termes visant à décrédibiliser cette émotion lorsqu'elle est exprimée par les femmes. Ainsi, on traitera « d'hystérique » ou on dira des femmes qu'elles « perdent leurs nerfs » quand elles se permettront d'exprimer publiquement leur colère. Tout ce vocabulaire employé vise à minimiser leur colère et à la décrédibiliser, à déqualifier cette émotion censée être virile pour que la manifestation émotive de ces femmes soit moins prise en compte. Ce processus de décrédibilisation est spectaculairement mis en place lors d'interventions publiques notamment. Catherine Achin et Elsa Dorlin s'attachent à montrer ce processus dans la sphère politique, même si nous aurions pu également nous attarder sur la décrédibilisation de la colère des femmes au sein de leurs foyers par exemple. Les chercheuses s'interrogent sur le traitement médiatique de la colère que Ségolène Royal s'est permis d'exprimer en public quelques fois lors de la campagne présidentielle de 2007 face à Nicolas Sarkozy. Ainsi, lors d'un débat, Ségolène Royal se défend ; « Je ne perds pas mes nerfs, je suis en colère ». Face au « processus ultra classique de pathologisation du conflit, d'*hystérisation* de sa « colère », Ségolène Royal fait les frais d'une rhétorique sexiste éculée »⁶. Les chercheuses mettent en évidence la masculinité exacerbée mise en place par Nicolas Sarkozy pour créer son personnage viril, et elles montrent que cette valorisation passe par la décrédibilisation d'émotions traditionnellement viriles lorsqu'elles sont exprimées par des femmes. Ce refus de donner du crédit à la colère de sa rivale est, certes le moyen d'asseoir sa réputation d'homme politique fort et stable, mais également le moyen de prouver son autorité masculine ; dans une lettre publiée anonymement aux *Echos*⁷, il se fait passer pour Michel Rocard s'adressant au Président Chirac et dit « Les pires, tu les trouveras dans la nouvelle génération. J'ai une mention particulière pour Ségolène Royal, la plus hystérique, absolument hors concours ». Non seulement la colère des femmes est décrédibilisée par le mépris, la moquerie et la déqualification qu'on lui porte, mais en plus ce processus sert à faire des hommes le seul groupe dont l'expression de la colère est légitime et saine. Ainsi, une de nos enquêtées explique la frustration que la

⁶ ACHIN, Catherine, DORIN, Elsa « Nicolas Sarkozy ou la masculinité mascarade du Président » in *Raisons politiques*, 2008/3 n°31.

⁷ SARKOZY, Nicolas, *Lettres de mon Château*, *Les Echos*, lettre n°22, 1995.

décrédibilisation de sa colère entraîne alors qu'on lui demande de quelle manière réagissent les hommes de son entourage quand elle s'énervé ; « Je dirais qu'il y avait plus une sorte de pitié envers ma personne quand je me mettais en colère, hum... comme si j'étais vulnérable, c'est pourquoi je suis en colère ou c'est parce que je suis dans une situation de faiblesse donc je pense que c'était plus une sorte de pitié envers ma personne. ». De même, deux des trois enquêtées racontent une attitude similaire de la part de leurs proches quand elles étaient petites ; « Face à ma colère durant mon enfance j'étais, la plupart du temps, confrontée à de l'ignorance venant de mon entourage. », ou alors « il part ou il nous dit qu'il reviendra pas (rires) ça dépend du moment en fait des fois il est.. ou alors des fois il part tout simplement.. de la pièce et il va ailleurs quoi. » en parlant de l'attitude de son père face à sa colère. L'indifférence ou la fuite est une réaction qui traduit le manque de prise au sérieux face à la colère de ces jeunes femmes.

III) La perception sociale de la colère des femmes : par delà l'intolérance, le déni

Il faut en fait replacer ce système de décrédibilisation dans la sphère de la sociologie des émotions. Au delà de l'intolérance manifestée à l'égard de la colère des femmes lorsqu'elles l'expriment, on peut remarquer un déni, un refus même, d'accepter ou de reconnaître l'existence de l'émotion de la colère chez les femmes.

A) L'interdiction faite aux femmes de reconnaître leur propre colère

En effet, l'interdiction faite aux femmes d'exprimer leur colère n'est que la manifestation finale de l'intolérance patriarcale envers cette émotion perçue comme virile par essence. Avant même le conditionnement ou la répression, il y a la tendance collective à nier l'existence de cette émotion chez les femmes. Comme nous l'avons vu, les émotions sont étudiées dans plusieurs disciplines, et la sociologie et l'histoire tendent à prouver la relativité culturelle et historique des émotions. En fait, comme le montre Barbara H. Rosenwein dans *Anger. The Conflicted History of an Emotion*, en particulier dans le chapitre 12 « Society's Child », les manières d'exprimer la colère et les « étiquettes émotionnelles » la concernant changent. Selon l'époque et la culture, on n'associe pas les manifestations émotives (larmes, cris, agitation) toujours aux mêmes émotions (tristesse, colère, peur). L'autrice prend l'exemple des troubadours du comté de Toulouse au Moyen-Age ; les troubadours utilisaient le mot « *ira* » pour qualifier leur colère, dont le sens renvoie à un mélange de colère et de peine. Ainsi, ce que nous traduirions par « colère » aujourd'hui, était perçu comme un mélange de tristesse et de colère au Moyen-Age. Une émotion n'est donc pas interprétée de la même façon selon les époques et les sociétés, et les représentations qui accompagnent ces étiquettes

émotionnelles ne sont pas toujours les mêmes. Tout l'imaginaire qui accompagne la colère dans la société occidentale moderne est liée à la virilité, à la masculinité, et donc naturellement cette émotion est associée aux hommes et leur est enseignée dès l'enfance comme nous l'avons dit plus haut. Dès lors, on voit que la colère des femmes n'est souvent pas perçue comme de la colère justement, mais comme de l'agacement, de la folie, de la rébellion, de la bêtise, de la tristesse. Les états émotionnels ne sont pas interprétés pareil à travers l'histoire, la société et même le genre. Au niveau individuel, on empêche les femmes de mettre le mot « colère » sur l'émotion qu'elles sentent, cette privation langagière se faisant dès l'enfance par la socialisation genrée comme nous l'avons dit. Au niveau collectif, on refuse de mettre le mot « colère » sur les manifestations émotives des femmes, comme nous l'avons vu avec la requalification émotive apposée sur la colère exprimée par Ségolène Royal durant la campagne de 2007 (Ségolène Royal est obligée d'expliquer en public que c'est bien de la colère qu'elle ressent et qu'elle exprime, et non pas un coup de folie ou une « perte de nerfs »). Selon le genre de l'individu, la société n'interprètera pas pareil un même état émotionnel. On dira des hommes qu'ils sont en colère, avec toutes les représentations collectives masculines que ce mot induit, on dira des femmes qu'elles sont « hystériques », « agacées » (ou agaçantes), « en crise de nerfs ». Mettre des mots, chercher à définir par des termes des états émotionnels, participe à créer des représentations, notamment des représentations liées au genre qui finissent par devenir des stéréotypes. Soraya Chemaly, toujours dans *Rage becomes her*, explique que les stéréotypes de genre que nous avons en tête poussent à voir plus souvent de la joie ou de la tristesse sur le visage des femmes, catégorisant moins souvent l'expression neutre des femmes comme de la colère, contrairement aux expressions faciales des hommes plus souvent associées à de la colère. L'autrice explique qu'une femme « triste » ou « en colère » pourrait en fait expérimenter le même type d'émotion négative, mais que les mots et les stéréotypes associés aux genres refusent le concept de colère aux femmes, qui ne définissent pas de la même façon que les hommes leurs émotions.

Plus préoccupant, les femmes manquent de représentations pour associer leurs émotions négatives à de la colère. Par exemple, une de nos enquêtées -quand on lui demande comment elle exprime cette émotion dans le cadre familial- compare ses moments de colère à une figure bien particulière ; « Oula, mais là c'est.. Ben c'est du coup dans le foyer familial.. Ben c'est, euh, le familial quoi 'fin où personne voit et c'est ceux qui me connaissent donc là j'explose vraiment euh.. Ben en fait je me transforme en Hulk quoi, y'a des moments où je hurle à la mort à m'en casser la voix, où je vais taper dans les meubles et me faire mal aux mains et je vais retourner tout dans la... Dans la maison jusqu'à ce que je sois fatiguée et là franchement je..euh, si quelqu'un me voyait

dans cet état il voudrait plus me connaître réellement quoi ‘fin c’est pas beau à voir on va dire, sans jamais frapper personne mais en me transformant en Hulk quoi franchement. ». Deux fois dans sa phrase l’enquêtée compare sa colère à Hulk, personnage Marvel de la popculture étasunienne. Ce personnage fictif est l’emblème d’une société où la colère est une émotion attribuée à un homme ; le docteur Bruce Banner, après un accident nucléaire, se transforme en un monstre sur-puissant lorsqu’il entre dans une grande colère. Le personnage est d’ailleurs plus une caricature ultra-virile qu’un monstre. Il est intéressant de voir que ce personnage est associé automatiquement dans l’imaginaire collectif à la colère et qu’il est également le parangon de la virilité, aux muscles masculins sur-développés. Il n’existe pas de représentations de femmes en colère dans l’imaginaire collectif qui soient à la hauteur de celle que peut représenter Hulk. Une femme surpuissante qui perdrait le contrôle dans sa colère et dévasterait tout sur son passage est proprement inimaginable culturellement (du moins en Occident). Nous pouvons également remarquer la peur qu’éprouve l’enquêtée à l’idée d’être rejetée si l’on découvrirait *publiquement* son attitude « monstrueuse ». Pas sûr que les hommes éprouvent la même crainte puisqu’ils ne sont pas soumis à la même contrainte sociale, comme en témoigne le récit de nos enquêtes.

B) Des mouvements d’émancipation et de légitimation en place ; l’apport du féminisme militant

Enfin, nous pouvons parler des revendications récentes entourant le thème de la colère des femmes. Ces revendications au droit d’exprimer de la colère en tant que femme se font surtout dans les milieux du militantisme féministe. Nous avons demandé à nos enquêtées si elles étaient féministes et si elles comprenaient ces nouvelles revendications à propos du droit à être en colère en tant que femmes. Il y a d’une part la revendication en tant qu’individu assigné femme à exprimer sa colère, une des enquêtée nous parle d’elle-même de ce fait ; « La seule chose que je vais ajouter c’est qu’on devrait arrêter avec les stéréotypes selon lesquels la femme se met en colère plus facilement parce qu’elle est vulnérable. Ce n’est pas vrai, car la femme se met en colère normalement comme tout être humain normal, ce n’est pas parce qu’elle est vulnérable ou quoi. La colère est un sentiment normal que tout être humain ressent à un moment de sa vie donc il n’y a pas à créer des stéréotypes autour de ça. ». Ici, l’enquêtée souligne le droit en tant qu’individu humain, et non pas genré, à exprimer sa colère sans subir de discriminations. Mais des mouvements militants naît une nouvelle revendication liée à une colère collective des femmes contre un système patriarcal oppressif. Ainsi, une autre enquêtée explique ; « c’est compliqué, en gros là j’ai l’impression qu’on est dans une situation compliquée où on commence à avoir une voix qui se libère, mais on doit lutter sans cesse contre les stéréotypes auxquels on est soumis quand on hurle, se battre pour être

crédibles et aussi se battre un peu contre notre volonté de : « nous il faut rester sage, il faut rester douce, il faut rester »... voilà voilà. ». Il y a donc une revendication collective à être en colère en tant que femmes opprimées, de nombreux essais féministes récents tels que *Moi les hommes, je les déteste* de Pauline Harmange⁸ abordent ces questions autour de la colère des femmes. Soraya Chemaly consacre sa conclusion à une ode à la colère des femmes (dans le chapitre « A Wise Anger »). Elle tente de réhabiliter -dans une visée purement féministe basée sur le récit de sa vie et non plus sur des études scientifiques-, la colère des femmes, dans une vision antagoniste à celle de la norme sociale patriarcale. Elle explique que les femmes en colère sont puissantes, sont fortes. Elle dit que la colère des femmes est intelligente et découle d'émotions comme l'empathie, l'amour de soi. Une des enquêtées explique être souvent dans de la colère « froide » avec ses amies femmes ; « c'est une colère froide mais intelligente où.. euh, 'fin qu'elle est froide du coup elle est assez intelligente et du coup y'a toujours le dialogue malgré tout, le moyen de décoincer et euh.. alors que dès que ça hurle dans tous les sens et que ça tourne au ridicule limite 'fin c'est hyper frustrant. ». Même si cette colère froide découle peut-être d'une auto-contrainte pour ne pas « exploser » comme on le laisse faire aux hommes, cela désigne aussi une colère communicative, qui cherche à avancer dans la discussion, à faire la part des choses. C'est pour cela qu'elle qualifie sa colère « d'intelligente ». La quatrième vague féministe aborde particulièrement ces questions autour du droit des femmes à être en colère et à l'exprimer, collectivement ou individuellement, reprenant au fur et à mesure le contrôle sur leurs émotions.

Conclusion

En somme, nous pouvons résumer ce dossier comme la tentative d'illustrer les mécanismes mis à l'oeuvre par le groupe social dominant pour réprimer l'expression de la colère des femmes, jouant à la fois sur des mots, sur des comportements, des attitudes, des éducations spécifiques ayant pour but de silence cette colère. Pour cela nous avons d'abord choisi de replacer le terme de « colère » dans un contexte historique, culturel, philosophique et sociologique. Puis nous avons décrit les manifestations de cette intolérance sociale face à cette colère spécifiquement féminine. Enfin, nous avons étudié les perceptions sociales de cette colère, d'une part entre le déni global concernant la capacité des femmes à ressentir de la colère, d'autre part avec les mouvements émergents de réappropriation de cette colère par les femmes, entre la revendication individuelle et collective à être et à exprimer cette colère.

⁸ HARMANGE, Pauline, *Moi les hommes, je les déteste*, Seuil, 2020.

BIBLIOGRAPHIE :

- Chemaly, Soraya, *Rage becomes her The power of women's anger*, Atria Books, 2018, New York.
- Court, Martine, *Sociologie des enfants*, La découverte, 2017, Paris.
- Fillion-Lahille, Janine, *La colère chez Aristote*, Revue des Etudes Anciennes, 1970.
- Harmange, Pauline, *Moi les hommes, je les déteste*, Seuil, 2020, Paris.
- Hochschild, Arlie Russell, *Le prix des sentiments. Au cœur du travail émotionnel*, trad. Salomé Fournet-Fayas et Cécile Thomé, coll. « Laboratoire des sciences sociales », La Découverte, 2017, Paris.
- Olivier, Christiane, *Les Parents face à la violence de l'enfant*, 2000, Fayard, Paris.
- Rosenwein, Barbara H. *Anger: The conflicted history of an emotion*, University Press, 2020, Yale.
- Sarkozy, Nicolas, *Lettres de mon Château, Les Echos*, lettre n°22, 1995, Paris.

SITOGRAPHIE :

- Achin, Catherine, DORIN, Elsa « Nicolas Sarkozy ou la masculinité mascarade du Président » in *Raisons politiques*, Cairn, 2008/3 n°31. Article en ligne : <https://www.cairn.info/journal-raisons-politiques-2008-3-page-19.htm>
- Deluermoz Q., Fureix E., Mazurel H. et Oualdi M., « Écrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 47/2013, mis en ligne le 31/12/2016, consulté le 03/01/2021. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4573>
- « Colère », *Wikipédia*, dernière modification de cette page : 16/11/2020 à 20:41, consulté le 31/12/2020. URL : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Colère>
- Halberstadt AG, Lozada FT. « Culture et émotions au cours des cinq à six premières années de vie ». Dans: Tremblay RE, Boivin M, Peters RDeV, eds. Lewis M, éd. thème. *Encyclopédie sur le développement des jeunes enfants*, mis en ligne en décembre 2011, consulté le 03/01/2021. URL : <http://www.enfant-encyclopedie.com/emotions/selon-experts/culture-et-emotions-au-cours-des-cinq-six-premieres-annees-de-vie>
- « La colère, émotion interdite », par *l'Express*, mis en ligne le 09/11/2000, consulté le 31/12/2020. URL : https://www.lexpress.fr/actualite/sciences/la-colere-emotion-interdite_497338.html
- Sédat, Jacques, « Du bon usage de la colère », Cairn, 2013/11 p.485 à 496. Article en ligne : <https://www.cairn.info/revue-etudes-2013-11-page-485.htm>
- Illouz, Eva, entretien « La sociologie à l'épreuve du genre et des émotions », mis en ligne le 24/02/2017. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=yaRYfC5ccPs&feature=youtu.be>

GUIDE D'ENTRETIEN :

- 1) Quel âge avez-vous ?
- 2) A quelle catégorie socio-professionnelle appartenez-vous ?

Thème 1 : Socialisation genrée

- 1) vous mettiez-vous souvent en colère durant votre enfance ?
- 2) Quelle(s) réaction(s) vos proches avaient-ils face à votre colère durant votre enfance ? La réaction de votre père ? La réaction de votre mère ?
- 3) Si vous avez des frères ou des cousins, se mettaient-ils souvent en colère ?
- 4) Avez-vous remarqué une différence dans la réaction de vos proches vis-à-vis de leur colère à eux ?

Thèmes 2 : Auto-contrainte et intériorisation

- 1) Vous définissez-vous comme colérique ?
- 2) Est-ce que vous exprimez souvent votre colère ?
- 3) Est-ce que vous l'exprimez souvent au travail ? Et dans votre foyer/auprès de vos connaissances intimes ?
- 4) Si oui, pouvez-vous nous décrire comment vous vous exprimez ?

Thème 3 : Réponse sociale face à la colère exprimée par les femmes dans leur quotidien, et leur ressenti

- 1) De quelle manière les femmes de votre entourage réagissent-elles face à votre colère ?
- 2) De quelle manière les hommes de votre entourage réagissent-ils face à votre colère ?
- 3) Quelles émotions éprouvez-vous face à ces réactions ?
- 4) Vous considérez-vous comme féministe ? Si oui, comprenez-vous mieux les enjeux entourant la colère des femmes/comprenez-vous mieux cette colère et plus particulièrement celle des féministes ?